

## HÉMON Louis

Louis Hémon est né à Brest le 12 octobre 1880 et mort à Chapleau (Ontario) le 8 juillet 1913. S'il figure ici aux côtés des écrivains canadiens, c'est grâce à son roman *Maria Chapdelaine, récit du Canada français*, mondialement connu qui a imprimé durablement une représentation de cette région du monde. C'est un cas rare d'annexion d'un écrivain en dehors de son pays d'origine. D'une famille aisée, intellectuelle et républicaine, il vit peu à Brest : dès l'âge de deux ans, il est à Paris et y passera enfance et jeunesse. Son père, professeur agrégé de lettres classiques, chef de cabinet du Ministre de l'Instruction Publique A. Fallières, devient Inspecteur Général. Père et fils apprécient Hugo, mais Louis a d'autres admirations, en particulier Maupassant et Kipling qui seront ses écrivains de référence. Grand sportif, il est chroniqueur de sport durant sa courte vie et exhorte les Canadiens à prendre leur place, en 1912 à Stockholm, pour s'imposer par leurs performances sportives contre les Anglo-américains. C'est un jeune homme curieux de l'ailleurs et ce goût aurait pu le conduire vers l'Asie – parallèlement à ses études de droit, il apprend l'annamite dans l'intention de se rendre au Vietnam –, ou l'Algérie – lauréat du concours de l'Administration coloniale, il refuse le poste qu'on lui propose. Il part... à Londres, le 18 octobre 1903, détourné peut-être de son « destin » asiatique par la mort brutale de son frère, officier de marine foudroyé par la typhoïde en 1902 au retour de campagne en Cochinchine. Quant à la carrière diplomatique, elle ne convenait pas au profil atypique de celui qui n'est pas le jeune homme sage que, longtemps, on a voulu camper. A Londres, il est correspondant du quotidien *Le Vélo*, et y donne son premier texte, en janvier 1904. Il exerce divers emplois alimentaires et se passionne pour l'observation des gens d'East End, quartier pauvre et populaire. Parfois les nouvelles, publiées au *Temps* à Paris, prennent le pas sur les chroniques sportives. Il écrit trois romans qui ne seront édités que plus tard : 1908-1909, *Colin-Maillard* (édité en 1924), *Battling Malone, pugiliste* (en 1926) et *Monsieur Ripois et la Némésis* (en 1957 seulement ; très influencé par *Bel-Ami* de Maupassant). Hémon, hostile au mariage, entretient une liaison avec Lydia O'Kelly, d'origine irlandaise ; ils auront une fille le 12 avril 1909, Lydia Kathleen, recueillie par sa tante maternelle à la suite de l'internement pour troubles mentaux graves de sa mère. Hémon décide de quitter l'Angleterre pour le Canada en 1911. Il séjourne à Québec puis arrive à Montréal où il est commis et continue à écrire quelques articles qu'il envoie en France. Le 15 juin 1912, il part dans la région des pionniers : « Lors de sa traversée de l'Atlantique, il discuta souvent avec un prêtre qui lui conseilla d'aller vers le nord, zone de défrichement et de colonisation. » [Chovrelat, 2006]. Il est dans la région du Saguenay et, à Péribonka, rencontre Samuel Bédard dont il devient l'ouvrier agricole. Au mois d'août, il s'engage comme chaîneur au nord du lac Saint-Jean. Il quitte la région le 28 décembre 1912 pour s'installer à Saint-Gédéon et y met au point la première version de *Maria Chapdelaine* qu'il expédie au *Temps* le 26 juin. Se rendant dans l'Ouest canadien, il est happé par un train à Chapleau et meurt à 32 ans.

*Le Temps* publie le roman en feuilleton du 27 janvier au 19 février 1914 ; il est reçu dans une grande discrétion. En 1916 paraît une nouvelle version à Montréal qui n'est pas plus remarquée. Mais l'édition, en 1921, du jeune éditeur Grasset, connaît un succès phénoménal, succès qui renvoie le récit à son pays d'adoption faisant de *Maria Chapdelaine*, un classique plus canadien que français. Cette œuvre et son auteur ont été récupérés pendant plus de soixante ans dans un sens bien pensant et conservateur : Louis Hémon devient l'écrivain respectueux des bonnes traditions, chantre de la terre canadienne, sorte de prolongement de la France. Sa sœur participe activement à cette mémoire officielle que relaie le milieu québécois catholique : « Le battage médiatique orchestré par l'éditeur, fut tel que s'imposa la figure de l'auteur de *Maria Chapdelaine* comme celle d'un écrivain bien-pensant, nostalgique de la croix et du drapeau, qui aurait retrouvé toutes ces valeurs fondamentales dans un Canada

français figé dans son passé, terroir d'outre-Atlantique. » [Chovrelat, 2006]. Une nouvelle approche du roman s'est faite conjointement par des critiques au Canada et en France depuis une trentaine d'années et s'appuie sur une édition restaurée du manuscrit initial, célébrée comme telle pour le centenaire de sa mort par Nicole Deschamps qui parle du « prodigieux détournement de sens qui a longtemps transformé ce conte de neige et d'absence en allégorie triomphaliste » [Deschamps, « avant-propos », 1988]. Il y eut en effet transformation de l'occupation de l'espace textuel, corrections d'ordre stylistique et syntaxique, mais, surtout, isolement par les guillemets de canadianismes érigés ainsi en marques exotiques, alors que Louis Hémon les incorporait dans la langue de son texte, que ce soit dans les paroles des personnages ou dans celles du narrateur : « Louis Hémon les utilise sans maniérisme, comme les matériaux efficaces de la langue qu'il recrée dans son récit. Audace qui s'ignore et qu'on pourrait sans doute apparenter à la recherche des écrivains québécois contemporains » [Deschamps, *ibid.*]. Les commentateurs avaient aussi occulté la dimension nord-américaine du récit, pour faire de ce monde observé puis créé par Hémon un bout détaché de la France. Le roman suit le rythme des travaux et des jours de colons s'enfonçant dans le territoire pour en dompter la résistance naturelle, en un hymne aux pionniers où les plus dépayés sont les Français, incapables de s'adapter. Évidemment, les premiers occupants, les Indiens, rarement mentionnés, sont fortement dévalués, comme dans tout discours de colon. Le romancier choisit comme point focal une famille isolée et opiniâtre, loin d'un monde en voie d'industrialisation. Ses membres sont rudes au labeur et ancrés envers et contre tout dans ce coin du monde. Louis Hémon concentre l'écho et la tentation des changements autour de l'héroïne, Maria, objet de désir de trois jeunes gens représentatifs, dans leur nom même, des différentes figures de l'avenir qui se présentent à elle : l'aimé, François Paradis qui a vendu les terres paternelles pour devenir coureur des bois, meurt ; Lorenzo Surprenant qui a abandonné la terre et a émigré aux Etats-Unis, lui fait miroiter une vie enfin plus facile ; Eutrope Gagnon, réplique du père, qui ne gagnera la main de la belle qu'au terme des renoncements successifs de celle-ci dont on n'a voulu retenir que l'amour de la terre canadienne. Après la mort de sa mère, puis celle de François, Maria finit par accepter de l'épouser : son devoir d'aînée prend le dessus. Louis Hémon enveloppe ce renoncement dans un hymne au « pays dur » comme un acte de foi, alors que les deux motifs cohabitent et révèlent la condition féminine de l'époque : « Alma-Rose était encore toute petite ; sa mère était morte et il fallait bien qu'il restât une femme à la maison. Mais en vérité c'étaient les voix qui lui avaient enseigné son chemin. » [2007 : 198]. Le roman révèle une permanence menacée et reconstruite, mais l'on sent que cet état de choses évoluera. Et Hémon, de famille bretonne et connaissant le sort des langues menacées, après huit années passées en Angleterre, est sensible à ce français particulier, aux interférences qui en font la richesse et l'originalité : « (...) cette langue française entendue au Canada par Hémon a aussi été pour lui le révélateur d'une Amérique française, malmenée, précarisée, dont la langue même était le symbole d'une infériorité sociale consécutive à la conquête du Nouveau Monde. Avec la minorité francophone, il découvrait que parler français pouvait être un handicap social. » [Chovrelat, 2006].

C'est au Québec que le roman et les écrits de Louis Hémon furent et demeurent le plus étudiés et, *Maria Chapdelaine* en particulier. Il existe, depuis 1937, un « Musée Louis-Hémon, complexe touristique Maria Chapdelaine » à Péribonka. Le roman a été traduit en plusieurs langues, illustré bien des fois. Il a donné lieu à trois adaptations cinématographiques : la première, la plus fidèle au roman, réalisée par Julien Duvivier en 1934, une autre en 1950 de Marc Allégret, enfin celle de Gilles Carle en 1984 avec Carole Laure dans le rôle principal (Films Astral Ltée) ; il a été transformé en BD, en pièce de théâtre, en radio-roman, en série télévisée. Devenu un mythe littéraire, il conserve un cachet spécifique dû à la qualité littéraire de l'univers reconstitué.

**ŒUVRE (choix)** – [Plusieurs œuvres sont disponibles in La Bibliothèque électronique du Québec] – *Œuvres complètes*, 3 vol. [Aurélien Boivin, éd.], T 1 : *La Belle que voilà, Colin Maillard, Monsieur Ripois et la Némésis*, 1990 ; T. 2 : *Récits sportifs, Chroniques sportives, Battling Malone*, 1993, T. 3 : *Lettres à sa famille, Itinéraires, Maria Chapdelaine, Nouvelles inédites*, 1995, Montréal, Guérin littérature, 721 + 988 + 622 p. - **Romans** - *Maria Chapdelaine, récit du Canada français* [ill. M.-A. de Foy Suzor-Coté], Montréal, Lefebvre, 1916 ; rééd. [avant-propos N. Deschamps], Québec, Boréal, 1988, 218 p. – *Colin Maillard* [1908-1909], Paris, Flammarion, « Le roman d'aujourd'hui », 1922 ; rééd. Montréal, Lux, 2004, 163 p. – *Battling Malone*, Paris, Grasset, 1925, 268 p. ; rééd. Montréal, Boréal Compact, 1994 – *Monsieur Ripois et la Némésis*, Paris, Grasset, 1950, 315 p. ; rééd. Montréal, Boréal Compact, 1994 – **Nouvelles** - *La Belle que voilà*, Paris, Bernard Grasset, 1923, 213 p. – **Essais** - *Ecrits sur le Québec*, [avant-propos et postf. Ch. Bouchard], Montréal, Boréal, « compact classique », 1993, 180 p.

**RÉF.** – DESCHAMPS Nicole & HEROUX Raymonde & VILLENEUVE Normand, *Le Mythe de Maria Chapdelaine*, Montréal, 1980, Presses de l'université de Montréal, 263 p. – ÀRPAÏD, Vigh, *L'Écriture de Maria Chapdelaine*, Sillery, Québec, Septentrion, 2002, 248 p. – CHOURELAT, Geneviève, *Louis Hémon, la vie à écrire*, Leuven-Paris, Peeters, 2003, 326 p. - CHOURELAT Geneviève, « Louis Hémon, figure oubliée de la francophonie », *Lianes* n° 2, octobre 2006, *Francophonie : le dialogue des cultures*, <http://www.lianes.org> - *Fonds Louis Hémon*, Lydia MSS-351 Bibliothèques et Archives nationales du Québec.

[Christiane Chaulet-Achour]

## **MALLET-JORIS, Françoise**

Fille aînée de Suzanne et Albert Lilar, Françoise-Eugénie-Julienne Lilar naît le 6 juillet 1930 à Anvers de parents avocats. Quatre fois Ministre de la Justice, son père participe aux négociations pour l'indépendance du Congo en 1960. Sa mère se consacre à l'écriture et devient une grande dame des lettres belges de langue française. Elle pèsera, pour le meilleur et pour le pire, sur la vie de sa fille qui saura néanmoins, comme elle, négocier entre vie intellectuelle et vie familiale. Son discours, en 1993, à l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises à Bruxelles est l'occasion « d'un retour aux sources [...] de dire tout ce qu'elle doit à la Belgique et l'importance de ses racines [...] l'expression de la dette d'une fille à sa mère ». [site de l'ARLLFB]. La langue familiale est le français mais Françoise apprend aussi le néerlandais. L'enfance et l'adolescence se passent à Anvers, dans cette famille intellectuelle qui reçoit des écrivains et possède une importante bibliothèque : ces modèles parentaux sont un peu étouffants pour la jeune fille qui aspire à plus d'indépendance. Ce sont ses parents qui font publier, en 1947, ses premiers écrits, petits poèmes en prose, *Poèmes du dimanche*. Françoise affiche déjà une recherche d'elle-même dans une aventure amoureuse qui préfigure la protagoniste de ses deux premiers romans. Elle est envoyée aux États-Unis dans un collège, y épouse un jeune Français, puis part vivre à Paris où son fils, Daniel, naît en décembre 1948. La réconciliation avec ses parents se fera avec son premier roman.

Evoquer en peu de lignes la vie de Françoise Mallet-Joris est une gageure, mais elle est bien connue en raison des nombreux entretiens, émissions, ouvrages dont elle a fait l'objet. On se contentera de dire qu'elle est placée sous le signe de l'abondance : deux pays, deux langues, trois mariages (en 1948, 1952, 1958) et trois divorces (en 1948, 1954 et 1982), quatre

enfants et aujourd'hui des petits-enfants, une conversion au catholicisme (en 1955), quelques trente-cinq œuvres dans des genres divers, soit plus de dix mille pages imprimées, sans compter trois cents chansons écrites [M. Cordier, 1997 : 58] pour Marie-Paule Belle, Isabelle Aubret et Edith Butler, des traductions et des préfaces. Elle appartient à nombre d'institutions littéraires comme le Jury du Prix Femina (1969-1971), l'Académie Goncourt (1970, Vice-présidente en 1973), la *Modern Language Association* (1973), l'Académie Royale de langue et littérature françaises en Belgique où, depuis 1993, elle occupe le fauteuil de sa mère, Suzanne Lilar, décédée en 1992 ; elle participe aux comités de lecture des plus grandes maisons d'édition françaises [Susan Petit : 2005] et a elle-même été primée plusieurs fois : en 1957, le Prix des libraires pour *Les Mensonges*, le Prix Femina pour *L'Empire céleste*, le Grand prix littéraire Prince Pierre-de-Monaco pour l'ensemble de son œuvre en 1965 ; elle a également reçu, en 1978, le Prix de l'Académie du disque français pour son œuvre de parolière. F. Mallet-Joris a été éditée par les meilleurs éditeurs : d'abord par Julliard, maison qu'elle quitte à la mort de René Julliard ; puis Grasset pendant quinze ans. En 1986, lorsque Françoise Verny passe chez Flammarion, elle la suit et y publiera ses dix romans suivants, dont six des plus importants. Quand Flammarion oblige son amie F. Verny à prendre sa retraite, elle est associée à Grasset et à Plon.

Françoise Mallet signe de ce pseudonyme son premier roman, en 1951, *Le Rempart des béguines*. Elle y ajoute Joris marquant sa double appartenance franco-belge dès le second roman. Après avoir vécu longtemps en France (à Paris et en Normandie), elle réside de plus en plus souvent à Bruxelles où elle a une maison. L'écrivaine a toujours été claire sur le fait de gagner sa vie de sa plume, elle qui avait ses quatre enfants à charge : « Trois solutions s'ouvrent à l'écrivain actuellement : soit il dispose d'une fortune personnelle, alors il écrit ce qu'il veut et fait la promotion qu'il veut. Soit il ne fait qu'écrire et sacrifie trois mois par an tous les deux ans, à la "vente de son produit" en oubliant qu'il est l'auteur du livre. Soit, il a un second métier qui forcément absorbe trop de temps, ce temps si précieux pour concevoir bien », a-t-elle confié à V. de Borchgrave [*L'Événement*, 15-6-88]. F. Mallet-Joris a fait une entrée très remarquée dans le monde de la littérature en publiant à 21 ans, en 1951, *Le Rempart des Béguines*, centré sur une jeune fille insatisfaite, Hélène Noris. Orpheline de mère depuis l'âge de huit ans, elle vit avec un père peu expansif dans une maison très bourgeoise d'une ville flamande. Il a une liaison avec une femme étrangère à la réputation sulfureuse, dont le nom exotique attire Hélène. Tamara prend plaisir à tisser sa toile autour de cette jeune fille consentante, exerçant son besoin de domination, se vengeant ainsi d'une vie antérieure de difficultés et de galères. Hélène découvre l'emprise des sens grâce à l'éducation peu conventionnelle de cette femme de 35 ans. Mais le mariage décidé entre son père et Tamara révolte Hélène et inaugure son affranchissement de celle qui perd son mystère : « j'étais libre enfin » sont presque les derniers mots du roman. Le succès de celui-ci est dû à l'évocation très suggestive mais réservée de l'homosexualité féminine. A la lecture, aujourd'hui, ce qui domine est la capacité de la jeune romancière à faire vivre au lecteur l'étouffement de ce milieu fermé et plein de contraintes. La traduction, en 2005, de l'étude de Susan Petit offre un parcours passionnant dans chaque ouvrage dont elle propose un classement distribuant en ensembles cohérents cette œuvre de près de soixante ans. Nous en suivrons un autre, complémentaire.

Le second roman, *La Chambre rouge* (1955), reprend les mêmes personnages. Il est suivi, en 1956, d'un recueil de nouvelles de facture inégale, *Cordélia*, et d'un troisième roman, *Les Mensonges*, qui obtient un prix et clôt les œuvres de jeunesse, fortement ancrées en Belgique. La période suivante est celle de l'alternance des genres et de la maturité de l'œuvre : la romancière ouvre son imaginaire à l'Histoire des siècles passés, tout en continuant à traiter de périodes contemporaines et introduit la technique de la successivité des points de vue qu'elle privilégiera. *L'Empire céleste* obtient le Prix Femina en 1958 ; un roman

historique sort en 1961, *Les Personnages*. Elle inaugure aussi ses écrits autobiographiques, en 1963, avec *Lettre à moi-même*, qui lui permet de faire le point sur le « métier » d'écrire. Poursuivant dans la veine historique par la biographie – roman biographique ou biographie romancée –, elle édite *Marie Mancini, le premier amour de Louis XIV* en 1964. Naviguant d'un genre littéraire à l'autre, elle alterne essais, romans, histoires, avec une constance et une dextérité étonnantes. L'appréciation de son amie Françoise Verny, en 1997, se vérifie déjà :

« J'admire ma meilleure amie [...] pour son génie littéraire, pour sa persévérance. Elle poursuit l'élaboration de son œuvre et recherche le bonheur des siens sans se laisser divertir par les soucis qui la perturbent. [...] Dépourvue d'ambition – non d'orgueil –, jamais égoïste même si elle se laisse parfois atteindre par l'égoïsme des écrivains ; bourrée de scrupules, elle commet parfois des erreurs, des fautes vénielles, jamais de péchés graves. » [M. Cordier, 1997 : 66]

Dans l'ensemble de ses romans « contemporains » qui foisonnent de traces de notre époque et de ses tensions, elle s'attache particulièrement, comme c'est le cas depuis le début de son œuvre, à des destins de femmes à personnalité forte, prises dans les tensions psychologiques et socio-familiales : comment vivre ? Doit-on accepter les compromis ? Comment se réaliser entre son désir et ce que les autres attendent ? F. Mallet-Joris est fidèle à une conception classique du roman reposant sur la mise en place d'un système de personnages et d'intrigues dans un contexte bien dessiné. Le rapprochement avec Colette a souvent été fait. Douze romans s'échelonnent de 1966 à *Portrait d'un enfant non identifié* en 2005, et des fictions à dimension historique où l'essentiel n'est pas tant la précision documentaire que la recherche d'une vérité psychologique, existentielle et souvent mystique, dans le jeu des intrigues de personnages attestés historiquement. Il y a aussi l'importance extrême donnée à la confidence autobiographique – jamais mièvre, toujours rugueuse, humoristique et auto-distante – qui a fait le succès de *La Maison de papier* (1970), véritable best-seller - en 1989, un million d'exemplaires vendus - où chacun(e) a cru reconnaître une partie de sa vie. « Rare talent, écrit son éditeur, qui sait traduire, sans avoir l'air d'y toucher, le naturel de la vie ». Une de ses dernières œuvres en 2001, *La Double confidence*, conjoint confidence autobiographique, réécriture d'une personnalité du passé, Marceline Desbordes-Valmore, et fictionnalisation du réel. Si cette biographie échappe au genre consacré, c'est parce qu'on en apprend autant sur F. Mallet-Joris que sur sa capacité à « écrire » le passé et à reconstituer les silences de l'Histoire : « deux femmes, deux mères, deux Flamandes, et aussi deux écrivains, cela a forcément des points communs [...] Marceline est mon amie, mon révélateur, ma pierre de touche ; elle n'est pas mon modèle. » [2002 : 377]

Sans aucun doute, Françoise Mallet-Joris est un écrivain classique : par l'étendue et la diversité de ses œuvres, par l'adhésion d'un public – même si les universitaires ont tendance à négliger son œuvre –, par sa position institutionnelle. Écrivain à la double culture, elle se revendique à la fois comme écrivaine de France et de Belgique, « revenue profondément à Anvers, c'est-à-dire à une espèce de baroque [...] ce mélange du réalisme et du lyrique qui me paraît typiquement flamand ».

**ŒUVRE - Poésie** – *Poèmes du dimanche*, Bruxelles, 1947 ; rééd. in Monique Detry (*infra*), 1976, p. 105-129 – **Romans et récits** – *Le Rempart des béguines*, Paris, Julliard, 1951, 190 p. – *La Chambre rouge*, 1955, Julliard, 285 p. – *Les Mensonges*, Julliard, 1956, 379 p. – *L'Empire céleste*, Julliard, 1958, 399 p. – *Les Signes et les Prodiges*, Paris, Grasset, 1966, 372 p. – *Le Jeu du souterrain*, Grasset, 1973, 286 p. – *Allegra*, Grasset, 1976, 410 p. – *Dickie-Roi*, Grasset, 1979, 478 p. – *Un chagrin d'amour et d'ailleurs*, Grasset, 1981, 205 p. – *Le Rire de Laura*, Gallimard, 1985, 260 p. – *La Tristesse du cerf-volant*, Paris, Flammarion, 1988, 384 p. – *Adriana sposa*, Flammarion, 1990, 323 p. – *Divine*, Flammarion, 1991, 264 p. – *Sept démons dans la ville*, Paris, Plon, 1999, 407 p. – *Portrait d'un enfant non identifié*, Grasset, 2005, 294 p. – *Ni vous sans moi, ni moi sans vous*, Grasset, 2007, 280 p. – **Nouvelles** -

*Cordélia*, Julliard, 1956, 299 p. – *Le Clin d'œil de l'ange*, Paris, Gallimard, 1983, 259 p. – **Romans et Histoire** – *Les Personnages*, Julliard, 1961, 248 p. – *Trois âges de la nuit*, Grasset, 1968, 377 p. – *Marie Mancini, le premier amour de Louis XIV*, Paris, Hachette, 1964, 315 p. – *Jeanne Guyon*, Flammarion, 1978, 586 p. – *Les Larmes*, Flammarion, 1993, 443 p. – *La Maison dont le chien est fou*, Flammarion/Plon, 1997, 407 p. – **Essais autobiographiques** – *Lettre à moi-même*, Julliard, 1963, 237 p. – *La Maison de Papier*, Grasset, 1970, 272 p. – *J'aurais voulu jouer de l'accordéon*, Julliard, 1975, 115 p. – *La Double confiance*, Plon, 2000, 279 p. ; Pocket, 2002, 376 p. – **Biographies. Jeunesse. Livres d'art** – *Enfance, ton regard*, Hachette, 1966, 116 p. – *Le Roi qui aimait trop les fleurs* (ill. May Néama), Tournai, Casterman, 1971. – *Les Feuilles mortes d'un bel été* (ill. Catherine Lœb), Grasset jeunesse, 1973. – *Le Cirque* (lithographies origin. Hilaire), Galerie Mozart, 1974. – *Juliette Gréco* (avec Michel Grisolia), Paris, Seghers, 1975, 168 p. – *Marie-Paule Belle*, Seghers, 1987, 205 p. - [La plupart des romans de F. M-J. sont publiés en éd. de poche].

**RÉF.**- DETRY Monique, *Françoise Mallet-Joris – Dossier critique et inédits, suivi de Le miroir, le voyage et la fête*, Grasset, 1976, 315 p. - CORDIER Michel, *Dans le secret des dix : l'Académie Goncourt intime*, L'Harmattan, 1997, 271 p. — PETIT Susan, *Femme de papier, Françoise Mallet-Joris et son œuvre*, Grasset, 2005 (trad. fr.). – BECKER, Lucille Frackman, *Françoise Mallet-Joris*, Boston, Twayne, 1985, 139 p.

[Christiane CHAULET ACHOUR]